

Renaud Camus

# Graal-Plieux

*Journal 1993*

Extrait de la publication





# Graal-Plieux



Renaud Camus

# Graal-Plieux

*Journal 1993*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1998  
ISBN : 2-86744-664-3

*à dom André  
le Clerc de Migennes,  
en dévote affection.*



*Before we can see that created things are unreal,  
we must see clearly that they are real.*

Thomas Merton,  
*Thoughts in Solitude*



*Dimanche 3 janvier, trois heures de l'après-midi.* « Voilà ce qui s'appelle finir l'année en beauté », ont dit mes parents jeudi soir, vers sept heures, dans Auvillar, où je les avais conduits malgré le brouillard.

Les trois côtés de la place en arcades, en pente légère, autour de la grande halle ronde sur piliers, ne faisaient que gagner en attrait, c'est vrai, en mystère et en étrangeté, du fait de la nuit, de la vapeur dorée sous les lampadaires, et de la solitude. Pas une fenêtre allumée, pas un bruit de pas, pas une ombre dans l'ombre. Tout était prêt pour une comédie des erreurs, pour une tragédie de cape et d'épée, pour une méditation dramatique sur le peu que nous sommes, et sur la baroque vanité de ce peu.

Il n'y a pas que le nom pour sonner plus ou moins espagnol, dans cette petite ville en terrasse sur la Garonne : les pavés font de même, les façades aussi, et plus que tout cette façon qu'a l'espace de se creuser sans se dérober, de s'ouvrir en oblique pour un relief imaginaire, de se tendre vers des points de fuite dont on soupçonne que contre toute logique ils se rejoignent, côté jardin, pour des coups de théâtre de l'âme, teintés de farce et de sang. Auvillar vaut bien plus d'un bourg de Castille, et plus d'une petite cité de Toscane, ou d'Ombrie. Il faudrait à ces couverts de la musique, des rires étouffés, des quiproquos fatals et des poignards en carton. Ces tumultes qui leur manquent, ils les prodiguent en silence, cependant, et les installent dans nos regards embrumés, entre nos membres transis, dans les syllabes avalées par la nuit de nos phrases inutiles, toujours les mêmes.

Le lendemain nous fûmes à Enduré, sous les cèdres, derrière la grande maison basse et fermée, entre ses tours, sur la terrasse qui regarde Plieux, son clocher, son château, ce pigeonnier où j'écris, à quatre ou cinq cents mètres à vol d'oiseau, par-dessus la petite vallée qui descend vers l'Aurouë. Et nous avons marché le long de la rivière, plus tard, mais le matin toujours, avant d'aller voir ou revoir le Clot, Sainte-Mère, et Gimbrède lové sous une autre terrasse, au pied d'un autre cèdre.

L'après-midi – c'était le 1<sup>er</sup> janvier, donc – le joli petit château de Maignaut, dans sa rue de village, regardant le cimetière; celui de Tauzia tout voisin, belle ruine à la Fracasse; Herrebouc, donjon roide sur une boucle de la Baïse; Castelmor pour d'Artagnan, Lupiac itou, Aignan pour sa belle église, Sabazan pour la somptueuse allée blanche qui serpente au pied de ses murs bruns; la tour de Termes-d'Armagnac et jusqu'au couvent de Saint-Mont, sur l'Adour, son porche, son parc triste, ses quatre corps de bâtiment symétriques, à l'ombre de sa haute nef blanche et pure, cistercienne ou presque n'étaient les chapiteaux. Chance la nuit venue : Beaumarchès illuminée. Nous avons même eu le temps, entre-temps, d'apercevoir ou de deviner seulement, haute ligne sombre et brisée, sous le ciel noir, les Pyrénées.

On rentre par Bassoues, par Montesquiou, Barran. Qu'importe qu'on ne voie plus très bien les créneaux sur les tours, et les torsions de la flèche, sur le clocher? On connaît déjà ces petites villes obscures, et les hautes pierres dont elles sont fières. Il ne s'agit que de les vérifier dans la nuit, et de s'en réjouir encore obscurément.

Hier samedi dans l'herbe mouillée nous faisons le tour de l'autre Plieux, près de Condom : de la petite vallée qu'il domine il a meilleur air que de la route qui longe son jardin trop sage. On aime des traces de peinture vieux rouge sur le porche ogival de l'église de Lialores, et jusqu'au raccord maladroit du clocher-mur pointu avec une petite tour ronde, à gauche de la façade modeste. A Nérac grande animation : il fait trop mauvais pour marcher jusqu'à la statue de la pauvre Fleurette abandonnée, dans le parc le long de la Baïse, mais l'on jettera tout de même un coup d'œil traditionnel à la demeure de jeunesse de son séducteur, le futur Henri IV; et même à l'honnête statue de ce prince, non loin de la sous-préfecture.

Ce n'est pas assez de voir les Landes de Xaintrailles : une fois contemplé le moulin de Barbaste, on s'enfonce avec prudence entre les pins, jusqu'à cet indifférent château de Conques, non loin de Réaup et du hameau de Cieuse, et qui n'a pour lui que d'évoquer lointainement de torrides solitudes d'été, comme dans *Le Mystère Frontenac*. A Poudenas, au restaurant de La Belle Gasconne, on se remet de ces mélancolies toutes lit-

téraires. A peine sorti de table on en cultive d'autres, cependant, autour des ruines du grand château fin de siècle de Peyrebère, à Lubbon, cette fois très avant parmi les pins. La précoce nuit vous cueille à Fourcès, dans le magasin de brocante, ou bien c'est à Larressingle, par grand froid, tandis que vous foulez courageusement, sous les murailles, la prairie toujours verte, dans une enluminure de livre d'heures. L'obscurité glacée de la cathédrale de Condom, ni les courants d'air de son cloître, ne sauront vous réchauffer comme il faudrait. Tant pis. Vous n'avez rien vu de nouveau. Tant mieux. Que vos *contrées agnelles*, comme dit Roubaud, ne soient pas d'un inventaire infini, après tout, vous y trouveriez plutôt quelque chose de rassurant. Vous allez pouvoir les habiter vraiment, puisque vous n'aurez plus à les découvrir.

*Mercredi 6 janvier, cinq heures et demie de l'après-midi.* J'ai eu tort de dire et d'écrire du mal, naguère, de la Société des Gens de Lettres, à laquelle je reprochais, ainsi qu'à la SCAM sa sœur, qu'il faille à tout prix s'y inscrire, qu'on le veuille ou non, pour toucher certains revenus professionnels, tels que des émoluments versés par la radio. Je me félicite à présent d'appartenir à ces deux nobles sociétés – là ne fut jamais la question, d'ailleurs –, car elles se montrent d'un grand secours, dans ma vilaine affaire fiscale.

Un certain M. Tartare, qui dirige leurs services financiers et comptables, si je comprends bien, fait preuve à mon égard, malgré son beau nom redoutable, d'une amabilité et d'une obligeance au-dessus de tout éloge. Il m'avait invité à lui faire passer l'ensemble du dossier, afin qu'il les transmette au cabinet qui conseille en ce genre d'affaires les deux sociétés et leurs membres. Je lui ai envoyé les pièces lundi. Il m'a appelé hier mardi, pour me donner ses premières impressions. On n'est pas plus serviable, ni plus diligent.

Mon cas, cela dit, ne se présente pas très bien, à son avis. Il semble qu'on puisse se battre sur la question du caractère imposable, ou pas, de la bourse que m'a versée en 1989 le Centre national des Lettres, mais quant aux subsides que je devais à la générosité de Jean Puyaubert, les premiers experts consultés, et M. Tartare lui-même, ne voient pas à quel titre ils pourraient échapper à l'imposition. Aïe aïe aïe... Mon conseiller gracieux trouve d'ailleurs injuste qu'ils y soient soumis, car ils l'ont été une première fois parmi les revenus de Jean Puyaubert qui – dit M. Tartare –, ayant acquitté une fois ces taxes, pouvait bien faire ce qu'il voulait de son argent.

Le malheur, sur ce point particulier comme sur d'autres qui sont de plus de conséquence, c'est que Jean soit mort; car il aurait très bien pu expliquer le caractère de pure libéralité de ses largesses; tandis qu'en l'absence de toute déclaration de sa part, je n'ai que le choix entre la taxation de ces sommes en tant que revenus d'origine indéterminée, ou bien leur imposition au titre des droits de succession, qui serait encore bien pire...

Tout cela n'est pas bien brillant. N'importe. Je suis ainsi fait qu'un chaleureux soutien moral, même assorti d'incitations peinées à la résignation, est d'une plus grande efficacité, pour conforter mon courage et mon humeur, que des avis plus optimistes, mais qui me seraient envoyés comme un os à mes chiens. Qui plus est il fait très beau, après deux ou trois jours de très grand froid...

*Minuit.* Et ce soir la lune est presque pleine, il tombe une lumière blanche sur les traînées de brume, et les chiens marchent comme des chats sur la murette d'enceinte, guettant les bruits qui viennent du bois, et qu'ils sont seuls à entendre. Pas un nuage, un million d'étoiles, zéro degré et nous courons dans l'herbe mes bêtes et moi, comme des vampires ou des loups-garous.

*Jeudi 7 janvier, quatre heures et demie de l'après-midi.* A force d'avoir fait entrer tout et n'importe quoi dans la "culture", on se retrouve dans une situation où il n'est rien qui n'en fasse partie en effet, sauf précisément la culture, la vraie, celle que jadis nous appelions de la sorte.

L'histoire, les arts, la musique, la littérature surtout, n'appartiennent plus à la culture générale. Ce sont des intérêts particuliers, des curiosités ou des goûts parmi d'autres, admissibles et en général admis, des hobbies, presque des excentricités, fort innocentes mais que ceux qui les cultivent ne sauraient imposer comme valeurs universelles ou comme sujets de conversation, ou seulement d'allusion, dans la société en son ensemble, en dehors du cercle étroit des spécialistes.

A un avocat parisien, d'ailleurs très aimable, avec lequel je m'entretiens de mon affaire fiscale, et qui me conseille de tâcher d'établir que Jean Puyaubert était une personnalité bien connue pour sa générosité et sa sollicitude à l'égard des artistes et des écrivains, je déclare posséder une lettre manuscrite d'Antonin Artaud dans laquelle celui-ci parle d'un prêt que lui avait fait le docteur. « Oui, dit l'avocat, mais si vous comptez faire état de cette lettre, il vous faudra obtenir l'autorisation de cette personne... »

Et je pourrais faire état d'un détail qui rend cette jolie phrase encore beaucoup plus savoureuse – mais ce serait manquer à la charité...

\*

Le chien Horla, qui est noir comme un diable, est en fait une grenouille de bénitier. Je suis allé chez le coiffeur à Miradoux, ce matin, et quand je suis revenu je ne l'ai pas retrouvé : il avait fait le mur. Je l'ai cherché pendant deux heures. Il était enfermé dans l'église, où il était entré avec la femme du village qui va sonner les cloches, à midi. Il est vrai qu'il hurlait à la mort, assis face à l'autel.

\*

J'ai passé quatre ou cinq heures hier, jusqu'à dix heures et demie du soir, avec un tailleur de pierre et un restaurateur de haute volée, spécialisés l'un et l'autre dans les monuments historiques, passionnés par leur métier, très compétents je pense, mais qui estiment tous les deux que toutes les décisions prises jusqu'à présent, à propos du château, sont à réviser complètement, ou peu s'en faut.

A les en croire, par exemple – et ils ont sans doute raison –, le charpentier qui est chargé de refaire planchers et plafonds n'aurait jamais dû mettre son bois à tremper dans je ne sais quel liquide : ce n'est pas conforme à l'usage ancien, cela rendra impossible je ne sais quelle opération indispensable, les poutres et les planches auront une allure indigne d'un édifice de cet ordre. Et tout à l'avenant. Plus on consulte, plus on embrouille la situation. Eux voudraient faire venir un architecte. Ce ne serait sans doute pas inutile, mais ce seront encore des jours et des semaines de remise à plus tard et de tergiversations. Les arbres les plus proches du bâtiment ont été coupés (mal), les salles du rez-de-chaussée ont été en partie dégagées (plutôt salement) des cuves et des fûts qui les encombraient (et qui encombrant maintenant le recoin de la façade d'entrée) : ce sont là toutes les réalisations de l'automne – pas un coup de pioche, pas un coup de marteau, pas un passage de truelle. Tout le monde est d'accord pour me juger très impatient, *trop*, sans doute. Tout le monde est d'accord aussi, il est vrai, pour dire pis que pendre des artisans du pays, non pas de leurs capacités professionnelles, mais de leurs engagements, qui ne valent pas tripette. Je le vérifie tous les jours, hélas, non sans un peu de surprise, quoique j'aie été dûment prévenu. La parole ne vaut rien, par ici, du moins dans les rapports commerciaux. Les gens vous promettent tout ce que vous voulez, mais ils ne font rien de ce qu'ils ont dit. Si vous les

relancez avec insistance ils viennent une fois, ils commencent les travaux dont vous étiez convenus avec eux, mais après quelques heures ils laissent tout en plan. L'expérience m'apprend qu'il ne faut pas compter qu'ils vont revenir de leur propre chef, pour continuer ce qu'ils ont daigné entreprendre, comme il devrait aller sans dire. Pas du tout. Il faut les rappeler encore, et ils paraissent surpris de vous entendre. Sans doute leur attitude constitue-t-elle un test de votre patience, ou de votre impatience. Toujours est-il qu'il faut dépenser presque autant d'énergie à stimuler ces travailleurs supposés qu'il en faudrait à faire soi-même ce qu'on leur demande; les forces, le temps et la compétence me manquent pour cela, hélas.

Les rapports avec les artisans du bâtiment sont exécrables dans la France entière, d'après ce que j'ai toujours entendu dire, mais il paraîtrait que dans le Gers ils sont encore pires qu'ailleurs. C'est du moins ce que prétend mon voisin, le très aimable M.P. Il dit que lorsqu'il a fait restaurer sa propre maison il n'a eu que des difficultés avec tous les petits entrepreneurs qu'il avait engagés, sauf avec un. « Mais lui, il était du Lot-et-Garonne... », précise-t-il. Je dois ajouter pour ma part que toutes ces difficultés ne sont pas du tout d'ordre humain, ou social, ou psychologique. Les rapports sont excellents, au contraire, ces gens sont tout à fait sympathiques. Mais ce qu'ils disent ou rien, c'est la même chose.

*Vendredi 8 janvier, neuf heures et demie du soir.* Il se fait tout de même quelques petits progrès... Aujourd'hui, d'un coup, nous avons eu le téléphone et l'électricité.

J'avais du mal à croire que je voyais vraiment de la lumière, derrière les fenêtres de mon pauvre Plieux – derrière *deux* de ses fenêtres, serait-il plus juste d'écrire, puisque ce sont les seules qui ne soient pas murées, sur la façade d'accès.

*Dimanche 10 janvier, onze heures du soir.* Flatters rentre de Corse horrifié par le climat qui y règne, et qu'il compare à celui de la Bosnie, jusqu'au souci à peine moins affiché de "purification ethnique". Il dit que l'action et l'idéologie autonomistes ou indépendantistes servent de prétexte et de couverture pour les pulsions et les forfaits les plus abjects, qui ne relèvent en fait de rien d'autre que du fond le plus noir de la nature humaine, ramené au

grand jour par un favorable climat de terreur et de chantage. Tout le monde est là-bas "sur liste rouge", rapporte-t-il, pour éviter les coups de téléphone anonymes qui sont monnaie courante, nés de la méchanceté pure à laquelle la totale impuissance de la loi laisse la bride sur le cou.

Un groupe nationaliste avait occupé un musée. Une journaliste amie de Jean-Paul relate cet épisode sous le titre *Le* (ici le nom du groupe) *au musée*. Le groupe s'estime insulté, plastique le journal et bombarde la jeune femme de lettres de menace, évidemment non signées, où elle est accusée d'avoir « le cerveau pourri par les modes de pensée français ». Le directeur du Fonds régional d'art contemporain, qui a déjà réuni une collection internationale importante, fait l'objet de pressions continues qui l'accablent à l'effondrement mental, au délire paranoïaque ou à la démission, afin qu'il accepte de se plier dans ses acquisitions et ses expositions à un quota d'artistes corses. Ceux qu'on veut lui imposer sont de cinquième ordre, mais toute tentative pour maintenir une hiérarchie des valeurs esthétiques est considérée comme sophiste, intellectuelle et anti-patriotique.

Nettement aggravés bien entendu par l'insularité en général, et par la situation particulière de la Corse aujourd'hui, il y a là des traits dont il faut bien dire qu'ils sont très caractéristiques de la province en général. Je ne connaissais jusqu'à présent, en fait de journaux provinciaux, que *La Montagne* et *Nice-Matin*, et je les trouvais affolants, surtout le second. Mais *La Dépêche* ne vaut pas beaucoup mieux.

La vie culturelle en particulier, dans toutes ces régions, fait l'objet d'un aplatissement systématique, qui tient peut-être au fait, en soi compréhensible, qu'il importe avant tout, dans des cantons où tout le monde se connaît, de ne blesser personne. On ne rencontre jamais le moindre jugement critique : ni au sens vulgaire de l'adjectif, ni, par voie de conséquence, en son sens plus relevé. Quelqu'un qui tout à coup donnerait un coup de coude, au milieu de ce concert d'assentiment flasque, et ferait remarquer que ce dont il est parlé dans le journal avec tant de bienveillance, telle représentation de boulevard à Mirande ou telle exposition de peinture de fleurs à Condom, n'a, du point de vue de la vie de l'esprit, aucune espèce d'existence réelle, passerait non seulement pour un snob et pour un "Parisien", mais pour le dernier des salauds.

De cette abdication universelle du jugement résulte une débandade conceptuelle qui fait froid dans le dos. Les journalistes deviennent incapables de tenir le raisonnement le plus élémentaire, et de s'y tenir. L'un d'entre eux, exemple entre mille, s'interrogeait l'autre jour sur la possibilité de rendre au nom de Condom sa belle dignité historique, alors qu'il fait rire les étrangers. Il racontait comment, sous Louis XIV, on avait

accusé Bossuet, alors évêque de Condom, d'avoir fait confectionner pour son usage et celui de son clergé, par un artisan du cru, un objet intime qui donnait à ces messieurs la tranquillité d'esprit dans les rapports sexuels. A cet objet on avait donné le nom de Condom. Mais, poursuivait à peu près l'auteur de cet intéressant article, *là n'était pas l'origine véritable de l'appellation de la ville*. Et d'aligner les théories étymologiques les plus savantes, non sans exploration de la langue gauloise...

On aurait pu penser, tant il y avait peu de logique dans le "raisonnement", que cet article avait été écrit par un homme ivre. Mais des constructions intellectuelles tout aussi branlantes se rencontrent à longueur de page. Les lecteurs les observent apparemment sans sourciller. Ils font leur pain quotidien d'une prose qui n'a presque plus de structure syntaxique et logique, elle non plus, et qui n'entretient avec l'orthographe, même, au moins au sens où nous l'entendions, que les rapports les plus cavaliers. Comment leur esprit ne serait-il pas affecté par ce relâchement délibéré de toute exigence ?

Le réseau érotico-téléphonique, dans ces parages, donne de l'humanité, je l'ai déjà noté, une image qui fait frémir. Neuf correspondants sur dix, et parfois dix sur dix, raccrochent au milieu d'une de vos phrases, ou sur un simple mot qui se trouve ne pas leur convenir. Vous êtes près de Lectoure, vous avez quarante-six ans, vous ne tenez pas à faire l'amour par téléphone, ou bien vous avez une moustache ou au contraire vous n'en auriez pas, crac, c'est tout à fait assez, on vous raccroche au nez sans un mot. Comme je donne sans hésiter mon numéro de téléphone, ce qui n'est pas dans l'usage – tous les autres n'offrant qu'un numéro compliqué de boîte à lettres –, on m'appelle beaucoup ; mais ces échanges n'aboutissent jamais à rien, sinon à me plonger dans des abîmes de misanthropie.

Je l'ai vérifié encore récemment, par acquit de conscience, ou bien par masochisme pur : les achriens de ces provinces sont tellement paranoïaques que le seul fait de leur demander de quelle région ils appellent, après qu'on a soi-même abondamment répondu sur ce point, peut suffire à déclencher le déclic bien connu. Quiconque profitant de son anonymat interrompt abruptement une conversation téléphonique sur une réponse ou sur une question qui a le malheur de ne pas correspondre exactement à ce qu'il veut entendre m'inspire plus de dégoût moral que... ou que... Flatters dit simplement : « Ce sont les mêmes qui dénonçaient les Juifs. » Et je suis tout à fait de son avis. Or ce sont tous les usagers de ce réseau qui se comportent de la sorte, pratiquement sans exception...

*Mercredi 13 janvier, cinq heures et demie.* Je suis allé porter un appareil de minitel au château, où le téléphone est installé depuis la semaine dernière. Et bien entendu je n'ai pas pu m'empêcher de me livrer à quelques pianotages, qui d'ailleurs n'étaient pas tout à fait inexcitants, loin de là. Le froid de ces immenses pièces séculairement glaciales a fini par modérer mes ardeurs, toutefois. Mais je trouvais assez plaisante l'idée de ces échanges fantasmatiques intenses, tout à coup, entre le vrai monde comme il va, Paris, Lyon, l'Aisne, Toulouse, une station de ski dans les Alpes, et d'autre part ce pauvre vieil hautain château fort vide offert à tous les vents, sur son piton dans la Lomagne.

Ma mère m'envoie un chèque pour que j'achète un fax... Oui, j'aime bien ce tableau d'un centre de communication très moderne, là-haut, sous les mâchicoulis. On voyait à trente ou quarante kilomètres à la ronde, il y a une heure.

Les derniers experts à donner leur avis sur Plieux m'avaient un peu déprimé, avant-hier, en estimant que la grosse tour, par exemple, ne tenait pas très bien sur ses pattes, et qu'il serait très imprudent de "jouer avec elle", en rouvrant une superbe baie qui pourtant est seule à pouvoir éclairer l'escalier, ou en rétablissant la porte qui le remettrait en communication avec les salles du second étage. Ce n'est pas tant que de telles opérations soient tout à fait impossibles, c'est qu'elles coûteraient une fortune, quelque chose comme deux millions de francs, à cause des mesures de consolidations qu'elles exigeraient. Je crains que ces messieurs, qui appartiennent à une grande entreprise spécialisée dans les restaurations de monuments historiques, ne se soient quelque peu abusés sur mon état de fortune. Peut-être est-ce ma belle voiture qui les aura induits en erreur. Toujours est-il que d'après leurs calculs, et en fonction du budget dont je dispose, je ne pourrais guère m'assurer qu'une seule pièce, après leur intervention. Encore faudra-t-il y accéder à travers de grandes zones obscures, car les dix ou douze fenêtres qu'il était question de rouvrir verraient leur nombre réduit à quatre ou cinq... Il a même été question d'une mezzanine, dans le grand studio qu'on m'allouait, et puisqu'il me fallait faire mon deuil d'une cuisine et d'une salle de bains. Mais moi vivant, il n'y aura jamais de mezzanine au château de Plieux...

*Neuf heures du soir.* Bon, là-dessus, coup de théâtre : visite, un peu avant six heures, d'un des artisans du canton, qui n'a pu me rendre plus tôt son devis, celui-là, parce qu'il souffrait d'une gastroentérite. Il part à peine. Et le voici, son devis : or il s'élève à *cent cinquante mille francs*, avec, rouvertes, toutes les fenêtres que je souhaite, ou peu s'en faut...

Qui faut-il croire? Qui peut-on croire? On m'avait parlé de différence du simple au double, entre les prix des artisans locaux et ceux des grandes compagnies agréées par les Monuments historiques; mais là il s'agit d'une différence du simple au, comment dit-on, *décuple*, et même beaucoup plus, puisque pour cent cinquante mille francs d'un côté j'obtiens bien davantage que pour deux millions de l'autre. On dira qu'il ne s'agit sans doute pas des mêmes prestations, de la même qualité de prestation. C'est vraisemblable, et il faut l'espérer. Mais comme je n'ai pas le choix, l'une des solutions m'étant de toute façon interdite, quand bien même elle devrait donner des résultats admirables...

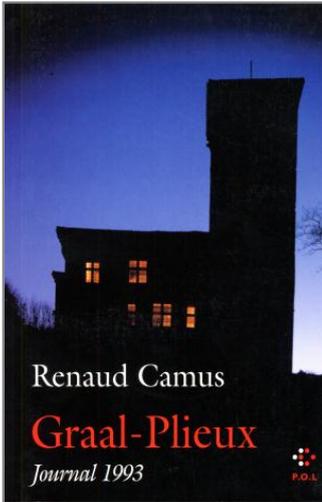
La question que pose une fois de plus cet épisode, c'est celle de l'intérêt qu'il y a, ou qu'il n'y a pas, à faire classer le château de Plieux. On me le déconseille très fortement, de divers côtés. Certes l'Etat et les collectivités prennent en charge cinquante pour cent des dépenses de restauration et d'entretien d'un château classé, mais comme le propriétaire est obligé de passer, pour s'occuper de l'une et de l'autre, par des sociétés agréées dont les prix sont deux fois, quatre fois, voire dix ou vingt fois plus élevés que ceux des entreprises ordinaires, les avantages économiques s'annulent, ou se renversent en graves désavantages. Le propriétaire d'un château classé peut déduire de ses impôts les dépenses qu'il a faites pour son bâtiment, à condition qu'elles aient été décidées en accord avec l'architecte officiel désigné par l'administration, qui doit nécessairement contrôler le moindre déplacement de la moindre cloison. On n'est plus vraiment maître chez soi. En revanche – et ce dernier point m'importe fort, d'autant qu'il est particulièrement essentiel à Plieux, au milieu d'un village – on bénéficie pour son édifice d'une protection du site, dans un rayon de cinq cents mètres. Ah! Que de difficiles décisions à prendre (si tant est que je puisse encore reculer, quant à celle-ci, puisque j'ai déjà demandé le classement; j'ai même écrit à Jack Lang, pour le prier d'activer le dossier; il est vrai qu'il ne m'a pas répondu...).

\*

Je ne sache rien de plus exaspérant que le ton comminatoire d'autorité étatique qu'adoptent à votre égard, par écrit, un nombre sans cesse croissant d'organismes qui ne sont en aucune façon dépositaires de la puissance publique.

France Musique m'envoie un contrat pour les émissions que je dois faire pour cette chaîne à partir du mois prochain; et ce contrat précise aimablement que je ne saurais réaliser d'autres émissions pour d'autres chaînes sans l'*autorisation* de France Musique. De fureur, j'ai barré le mot

Achévé d'imprimer en novembre 1998  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1621  
N° d'imprimeur : 98-2808  
Dépôt légal : décembre 1998  
*Imprimé en France*



## Renaud Camus Graul-Plieux

Cette édition électronique du livre  
*Graul-Plieux* de RENAUD CAMUS  
a été réalisée le 21 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en novembre 1998  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867446641 - Numéro d'édition : 212).  
Code Sodis : N51906 - ISBN : 9782818016039  
Numéro d'édition : 239596.

Avec le soutien du

